PREMIERE SERIE. — N° 7. MENSUEL L'EXEMPLAIRE: 16 PAGES - 30 Fr. AOUT 1952

CONTRE COURANT

Libéralisme, Socialisme, Anarchisme

Tous nos concepts sur le développement de l'histoire se trouvent en état de crise.

La vie se faufile entre les mailles des constructions théoriques et nie à tout instant les généralisations et les synthèses.

Sentir cela c'est se rendre compte de la valeur qu'a pour la vie la liberté (qui rend possible la variété infinie). La reconnaissance, le respect de cette variété est la grande route du libéralisme. Je dis libéralisme et non démocratie: cette dernière est la domination par la majorité, tandis que le premier est essentiellement respect de la minorité, valorisation de l'individu (microcosme qui reflète en soi la dignité du macrocosme); effort pour laisser à chacun la plus grande possibilité de développement, d'autodétermination, et d'initiative — c'est-à-dire de responsabilité — conciliant cette possibilité avec les nécessités collectives par le moyen de la décentralisation et des multiples autonomies. Les jacobins étaient démocrates et dictateurs; Jefferson était démocrate et libéral.

Le libéralisme a eu seulement des applications pratiques et un développement tronqué comme doctrine. Dans les courants et dans les systèmes qui portent son nom, il a été dans le meilleur des cas incomplet, mais le plus souvent absolument hypocrite et faux, quand il réclame pour l'individu la liberté juridique et non la liberté réelle.

Aujourd'hui il y a accord, presque unanimité pour admettre qu'une liberté réelle n'est pas possible tant qu'existe une prédominance économique de quelques hommes sur les autres. La richesse privée qui n'est jamais, même d'un point de vue individuel, un instrument de libération, est au contraire, toujours, un moyen de domination et d'oppression. Sur ce terrain, le libéralisme, s'il doit arriver à ses conséquences logiques, à sa complète expression, se confond avec le socialisme. La prétendue antinomie est une conséquence de l'opposition traditionnelle entre socialisme et « individualisme » capitaliste, basée sur l'identification arbitraire (justifiée seulement, et encore partiellement, dans un moment historique déterminé) entre « libérisme » économique et libéralisme. En réalité, le capitalisme n'a jamais été individualiste et l'on n'arrive pas au socialisme par l'étatisation.

Le libéralisme comme le socialisme ont été faussés, déviés par l'appât du pouvoir, le libéral n'a pas hésité à rendre les hommes esclaves en s'emparant de leur pain; le socialiste aujourd'hui tend à la tyrannie politique par l'étatisation de la propriété. La lutte entre le faux libéralisme (bloc occidental) et le faux socialisme (bloc oriental) est une lutte dans le vide qui, malgré cela, menace de bouleverser tout et tous, enga-

geant l'adhésion dans un sens ou dans l'autre, de ceux qui désirent vraiment un monde plus juste et plus libre.

L'histoire d'aujourd'hui répète avec la terrible leçon des faits ce que les anarchistes ont toujours dit : quand on désire réaliser le socialisme on doit détruire l'Etat, mais non le conquérir. Aujourd'hui les dominateurs tiennent toujours plus fermement dans leurs mains non seulement les armées et les polices, mais encore la production et la distribution. Ils écrasent et extraient la vie de l'homme. Ils sont d'ailleurs rivaux et chaque groupe aspire au gouvernement mondial. Ils se le disputeront peut-être pendant des siècles, tant que la science appliquée à la guerre permettra la lutte. Mais chez tous il n'y a que frénétique volonté de puissance, désir violent de maintenir ce contrôle sur les masses que les multiples progrès techniques menacent toujours plus, à travers la diminution des heures de travail, la plus grande facilité des communications, et l'accession aux produits matériels et aux sources culturelles.

Les différentes hiérarchies, naturellement, se défendent contre ces possibilités progressivement égalitaires — et il s'agit d'une égalité non niveleuse, mais beaucoup plus substantiellement et potentiellement multiforme, variée et féconde que les échelons qui sont à la tête d'une fortuite ou héréditaire (artificielle dans les deux cas), élite politico-économique. Il y a contre cette poussée qui tend à renverser les classes de nombreux moyens de défense, certains sont antiques, d'autres très nouveaux : la production des armements ou la destruction des produits stockés sont des succédanés de la diminution des heures de travail en tant que mesures contre le chômage ; la censure et le monopole officiel des informations et de la culture contrecarrent le progrès dans le domaine de la radio et de la télévision ; les différents « rideaux de fer », la demi-fermeture des frontières moins importantes et la création de barrières internes essaient de compenser la croissante rapidité des moyens de transport, tout comme le protectionnisme économique, dans un monde où une rationnelle et fraternelle spécialisation dans le domaine productif pourrait probablement remédier à la rareté dans certains secteurs, maintient les difficultés matérielles qui — plus directement compréhensibles — facilitent le consentement aux mesures antérieures de la part de grandes masses humaines.

Naturellement il ne s'agit pas de plans machiavéliques, habilement conçus et synchronisés, mais plutôt de la rencontre — sur le plan de la volonté de puissance, pas toujours consciente, de castes anciennes et nouvelles — de résidus d'une réalité qui disparaît avec des germes d'une nouvelle réalité. Ces éléments s'organisent autour d'intérêts inhérents à cette volonté de puissance qui les fait précipiter. Et, malgré la complexité des particularités, le processus, dans l'ensemble, me paraît clair.

A l'heure actuelle, toutes ces défenses partielles contre les conséquences égalitaires de la maturation de la vie de l'homme ne sont possibles que dans un climat de disette, de préparation militaire et d'omnipotence de l'Etat. D'où le totalitarisme qui se présente comme alternative au socialisme libre (c'est-à-dire sans frontière et sans propriété privée) dans le processus de dissolution de la société capitaliste.

C'est pour cela que l'anarchisme a aujourd'hui son heure, ou, mieux — pour ne pas hypothéquer l'avenir ni mutiler le passé de ses possibilités non réalisées — une de ses heures. Cueillir cette heure peut être l'œuvre de quelques hommes pourvu qu'ils soient conscients et désintéressés.

(*La Strada*) Luce FABBRI.

CONTRE-COURANT 34, rue des Bergers Paris-15e

Téléphone : Ségur 09-68

ANIMATEURS : Louis LOUVET et André MAILLE

ABONNEMENT SIMPLE. — 260 francs. Extérieur : 350 francs (10 numéros plus 2 hors-série).

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE. — Cinq cents francs, envoi de dix numéros ordinaires plus deux numéros hors-série, augmentés de l'envoi de quatre numéros ordinaires et un hors-série à deux abonnés possibles (adresses fournies par l'abonné), puis d'une circulaire.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — Mille francs, comprenant l'envoi de dix numéros ordinaires, plus quatre numéros hors-série, la différence pécuniaire étant destinée à aider financièrement Contre-courant tant que la vente n'aura pas atteint le chiffre désirable.

ABONNEMENT A L'ESSAI. — Cent francs. Envoyer une ou plusieurs adresses complètes de sympathisants. Accompagner d'autant de fois cent francs qu'il y a de noms communiqués. Expédition sera faite de trois numéros ordinaires et d'un numéro hors-série, puis d'une circulaire.

TOUT ENVOI DE FONDS doit être fait nominalement à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris-15e. Compte chèque postal : 880-87 Paris, même adresse.

Ce qu'il faut dire

La rivalité toujours menaçante des Etats-Unis et de l'U. R. S. S. est tellement entrée dans les faits que le gouvernement américain n'a pas hésité à mettre en vigueur un véritable blocus destiné à effriter l'économie des Soviets et de la douzaine de pays européens et asiatiques que ces derniers ont, soit annexés, soit placés sous leur inexorable contrôle.

Naturellement, la Russie réagit contre le préjudice porté ainsi à son commerce extérieur et cherche à le réduire le plus possible. Récemment, une conférence s'est réunie à Moscou, sur l'initiative du Kremlin, pour étudier les possibilités de rétablissement des échanges entre l'Ouest et l'Est, le réclamer et le préparer; des affaires se sont même traitées entre les industriels occidentaux et les trusts d'Etat soviétiques, affirme-t-on, et notamment entre les Britanniques d'une part, les Russes et les Chinois de l'autre.

En même temps que cette conférence, et depuis, une propagande extrêmement intense a été déclenchée et se poursuit, pour exiger que le commerce reprenne entre le monde sur lequel Washington exerce son chantage financier et celui que Moscou maintient sous son *diktat* politique. Journaux, affiches, réunions, tracts, pétitions, tout sert à cette campagne de grande envergure. Avec passion, les partisans du bloc oriental militent en faveur de la reprise des échanges, tandis qu'un petit groupe d'intérêts situé de l'autre côté apporte au même moulin l'eau plus ou moins polluée de ses arguments mercantiles.

Nous chétifs, n'avons, semble-t-il, pas grand-chose à dire dans ce débat; mais nous avons coutume de mettre toujours notre nez dans les affaires qui ne nous concernent pas, et de donner notre avis à ceux qui ne s'en soucient guère.

Eh bien! nous aussi, nous sommes en faveur de la reprise des relations économiques entre l'Ouest et l'Est. Pourquoi n'y aurait-il plus d'échanges entre la Roumanie et le Portugal? Parce que Bucarest se tait sous la terreur stalinienne et que Lisbonne fait silence sous la censure de Salazar? S'il faut s'arrêter à ces considérations politiques, nous n'avons qu'à mettre en quarantaine définitive l'Espagne de Franco et l'Argentine de Peron. Qu'on s'en prenne aux diplomates, je l'admets dans la mesure où ceux-ci participent aux turpitudes que nous reprochons au pouvoir représenté par eux; mais j'estime que ce serait un élément de paix que de rétablir des relations commerciales normales entre les deux compartiments de notre univers divisé.

Seulement, il ne faut pas en demeurer là...

Des relations commerciales, c'est bien, mais c'est trop peu. Il faut rétablir entre l'Ouest et l'Est *des relations humaines complètes.*

Voir arriver dans les ports d'Europe et d'Amérique de nombreux bateaux russes, voir partir pour les ports russes de nombreux bateaux européens et américains, nous le souhaitons; que des trains chargés de marchandises franchissent ce qu'on appelle le « rideau de fer » dans un sens aussi bien que dans le sens opposé, c'est notre vœu. Si les échanges ont été aussi restreints qu'ils le sont devenus, c'est sans doute la faute des Etats-Unis qui ont tout mis en œuvre pour contenir l'impérialisme de leurs rivaux.

Néanmoins, là ne se limite pas notre revendication. Nous désirerions que la frontière qui sépare le monde occidental du monde oriental fût perméable, non seulement aux trains de marchandises, non seulement aux minerais, aux bois et aux machines-outils, mais aussi aux livres, aux journaux, à la pensée, et plus encore à l'homme.

Il nous importe que ces échanges reprennent, au moins autant que que nous peut importer un échange de bauxite, de caviar ou de fromages de Hollande. Nous voudrions que la Russie et les pays placés dans son orbe nous abreuvent de leur littérature, de leur culture, de leur science et de leur philosophie, et que les pays d'Europe et d'Amérique puissent, de leur côté, inonder les territoires d'obédience soviétique de leurs produits littéraires, scientifiques, philosophiques, culturels.

Si ces échanges ont été interrompus, il est évident que c'est la faute, cette fois, non aux Etats-Unis, mais à la Russie, qui interdit sur son territoire toute chose imprimée en relevant pas de son index. En outre, chacun sait qu'il est à peu près impossible d'aller en U. R. S. S. et que ceux qui y vont n'effectuent le voyage qu'avec l'agrément du gouvernement russe, après un criblage sévère.

Rouvrir les frontières du commerce et supprimer celles de l'esprit

Celui qui écrit ces lignes a eu l'occasion de se rendre en Angleterre et d'y séjourner dans une famille, d'aller en Italie et d'y être reçu chez des amis; en Belgique, la même chose; il a également accueilli en France des voyageurs étrangers venus en visite; jamais il n'a eu d'incident, jamais personne — autorité publique ou individu privé — ne s'est étonné, soucié, informé, de ses déplacements ni de ses hôtes; il a parcouru les pays dont il vient d'être parlé sans subir d'autre contrôle que celui de la douane. Il souhaiterait tout aussi vivement de se rendre en U. R. S. S., d'y passer quinze jours chez des particuliers et de les recevoir en retour. C'est, hélas! impossible, et c'est le gouvernement soviétique qui s'oppose à ces libres rapports, tolérés, parfois encouragés, par les gouvernements qu'il critique ou combat.

Nous sommes donc bien d'accord pour demander que les Etats-Unis cessent de freiner, de gêner, les échanges matériels entre l'Orient et l'Occident; mais nous demandons aussi que l'U. R. S. S. cesse d'interdire à ses ressortissants de recevoir de l'Ouest les journaux de toute nuance, les livres de toute sorte, les touristes de toute nationalité et de toute opinion. En d'autres termes, nous sommes contre tout blocus, mais aussi contre toute censure; pas de limitation, pas de discrimination. Sinon, il est évident qu'une interdiction ici entraînera des représailles là.

Cela suppose l'abandon des prérogatives du parti unique: la chute du fascisme devait mettre fin à la dictature de cette monstrueuse institution dans tous les pays où elle régnait; or, elle continue d'être le procédé de gouvernement des pays du bloc oriental, et il en subsiste des vestiges dans l'autre bloc.

L'abandon, aussi, de quelques parcelles de souveraineté nationale; mais du temps même des tsars, certains Etats y avaient renoncé; dès cette époque, la Russie était encore un des rares pays où il fallait des formalités assez compliquées pour s'y rendre, bien que ce fût moins difficile qu'aujourd'hui. Quand on professe une idéologie internationaliste, il devrait être aisé de se défaire de ce préjugé de souveraineté nationale, qui est en baisse dans les pays les plus réactionnaires.

L'abandon, enfin, d'une partie de la rigueur avec laquelle le gouvernement soviétique contrôle le comportement, les fréquentations, les idées des citoyens; une telle curiosité, une si jalouse sollicitude, sont incompatibles avec l'affirmation de principes démocratiques. Bref, c'est l'abolition du pouvoir absolu — restauré par ceux-là mêmes qui l'avaient abattu — qui permettrait seule à l'U. R. S. S. de respirer un peu d'air libre. En 1952, la Russie est plus inconnue et plus impénétrable qu'au temps de Pierre le Grand, et la Chine plus fermée qu'avant que les Européens l'eussent, à coups de canon obligée à ouvrir ses ports.

Nous disons donc aux propagandistes qui réclament le rétablissement de fructueux rapports commerciaux entre l'hémisphère du capitalisme privé et celui de la technocratie d'Etat: « Votre position serait beaucoup plus forte, si vous obteniez auparavant la libre circulation des livres, des journaux et des hommes entre les deux zones actuellement hostiles, comme elle existe par exemple, de groupe à groupe ou d'individu à individu, entre la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, et quantité d'autres pays petits et grands. »

Car *une frontière s'ouvre en vain aux denrées si elle se ferme à l'esprit;* et comme il est hors nature qu'elle demeure éternellement close, mieux vaut la rouvrir de bon gré que de risquer de voir un jour les légions de l'adversaire l'effacer « sous leur pas souverain ».

Pierre-Valentin BERTHIER.

Chez les Ajistes

Le besoin d'oublier le travail robotisé, les soucis quotidiens, de vivre plus hygiéniquement, la pratique généralisée du week-end ont poussé les citadins à s'expatrier dès le vendredi soir vers de lointaines banlieues à l'air plus pur. La cherté de la vie, l'exagération hôtelière dans beaucoup trop de cas ont fait le succès du camping et des auberges de la jeunesse. L'ajisme est né ainsi, tout naturellement. Comme tous les groupements humains, il est divers et semblait une proie facile à la portée des politiciens. Le Mouvement Indépendant des Auberges de la Jeunesse (M.I.A.J.) — dont nous reparlerons — s'est ingénié à les décourager. Non sans mal. Actuellement, fort de plusieurs milliers de jeunes adhérents, il est à notre avis ce que l'on peut trouver de mieux pour inculquer à la jeunesse les notions philosophiques et sociales qui lui manquent terriblement.

« C'est avec la volonté farouche d'arriver que l'on fera de tous les camarades des hommes et des gars bons à autre chose qu'à camper, à chanter, ou à danser, mais des hommes capables de conquérir d'autres avantages pour les jeunes qui viennent derrière nous », lit-on, sous la signature de Pierre Leiglon, dans Regain R. P., *bulletin intérieur du mouvement pour la région parisienne dont nous extrayons l'article suivant:*

VA, PETIT SOLDAT

« ...*Rassemblement colonne par quatre!* 15 *secondes, c'est trop long. Bande de crétins, fils d'andouilles, vermine de cosaques. Rassemblement colonne par quatre, et que ça saute. Huit jours au dernier,* 10 *secondes, c'est encore trop long! Vous vous croyez à la campagne? C'est huit secondes que je veux, pas une de plus. Et sachez bien, tas de fainéants, que nous recommencerons autant de fois qu'il le faudra. Car il faut que vous compreniez, ignares que vous êtes, que c'est dans votre intérêt que nous travaillons ensemble, d'un même cœur et au sein de cette grande famille, etc..., etc... Car n'oubliez pas que le sale Boche, le méchant Russe, l'hypocrite Chinois et le sournois Coréen, eux, savent se rassembler colonne par quatre en moins de huit secondes et qu'un beau jour ils vous tomberont sur le poil avant même que vous vous rendiez compte de la situation...* »

N'oublions pas surtout que dans tous les pays, il y a des hommes qui refusent les armes et qui restent sourds aux genres de baratins universellement employés par les semeurs de haine de tous les partis, de toutes les Eglises et de tous les Gouvernements, qui n'ont d'autre but que de livrer la jeunesse aux organisateurs de massacres (qu'ils payent grassement d'ailleurs). N'oublions pas non plus que dans tous les pays, il existe les mêmes différences de classes, les mêmes injustices sociales, la même exploitation. Que tous les gouvernants sont fabriqués sur le même modèle et qu'ils n'ont d'autre idéal que le porte-monnaie et la sauvegarde des privilèges dont bénéficie leur petite famille. « Abrutir pour gouverner », telle est leur doctrine et tous les moyens sont bons pour arriver à un résultat rentable et mener les masses sur les champs de bataille, où les distributions de médailles, les citations à l'ordre de ceci ou de cela finiront par contenter tout le monde, même les plus déshérités, qu'ils aient la gueule de travers ou une patte en moins, et qui ont bien trop souvent la naïveté de croire à l'utilité de leur sacrifice. La machine à fabriquer les héros (les anges exterminateurs) tourne à plein rendement et chacun est fier de sa Patrie, de ses morts et de ses ruines.

N'oublions pas que la guerre, c'est la solution capitaliste de tous les problèmes sociaux. La guerre se termine, la roue tourne, et l'armée reste présente pour accomplir son travail d'abrutissement et entretenir constamment le même esprit haineux.

Encore une fois, la classe va partir, mais l'esprit est différent aujourd'hui. Les jeunes n'y croient plus, fini le baratin, les slogans habituels ne prennent plus. « ...Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau... Catholiques et Français toujours, etc. ». A l'intérieur des casernes, beaucoup discutent, échangent des idées et participent adroitement à des actions destructives. Dans certains cas, l'inertie est la meilleure arme.

L'Ajisme est contre toutes les guerres et contre toutes les armées, qu'elles se disent démocratiques, populaires ou républicaines. Car elles sont avant tout des écoles de haine et de crime.

Félix ROY (Foyer Floréal)

Bien. Très bien. Bravo! les jeunes. Tapez dur sur le clou. Il faut absolument qu'en l'enfonce.

CINQUIEME LISTE
des abonnés de soutien

141. L. Jouannet (Seine); 142. Rouzaud (Hte-Garonne); 143 à 146. Docteur Hellas (Paris); 147. Quériot (Indre); 148. Catteau (S.-et-L.); 149. Campo (Gironde); 150. Mattei M. (Nord).

151. Noël Julien (Hte-Gar.); 152. Arru A. (B.-du-Rh.); 153. Chantraine Ch. (Belgique); 154. Blasevitch (Seine); 155. Cassagne (Seine); 156. Bolimond (Dordogne); 157. Anonyme (Paris-18e); 158 et 159. Minnerault (Paris); 160. Baldy (Vaucluse).

161. Pozzo (Seine); 162. Kien M. (Paris); 163. Trancard (S.-et-O.); 164. André Marius (Allier); 165. Ledrappier A. (Seine); 166. R. Vianey (Paris).

LE COUP D'EPAULE
Quatrième liste des souscriptions

Lentente 165+740 - Chauvet 15+240 - Arlhac 40 - De Guesnet 100 - Vianey 1.000 (2e versement) - Biso René 240 - Dareau 240 - Véran 40 - Melin 90 - Lapierre M. 240 - Robert Fernand 240 - Vidal A. 540+35 - Mme Humbert J. 740+145 - Primac G 240 - Rizzo 740 - Collet R. 240 - Amazit I. 240 - Vianey 1.000 (3e versement) - Chastanet 90 - Mielle 40. — Tous à Paris.

Chrysostome 40+335 - Olive J. 150 - Tamisier 50+240 - Bibès A. 40 - Maloberti 740+50 - Rougier Max 40 - Ceko 740+250 - Vallino E. 100 - Voiturin 240+425 - Lemauve 240+80 - Bartelletti D. 40+55 - Aubrée J.-P. 240. — Tous dans la Seine.

Migny 40 - Trontte G. 40 - Reimeringer 240+200 - Michaud 40 - Coutelle 90 - Ribouleau 100+20 - Grevaiche 500 - Patin 340 - Lavalette E. 500. — Tous en Seine-et-Oise.

Mlle Leroy (C.-du-N.) 240+205 - Mouret (E.-et-L.) 35+40 - Bonna (Loiret) 740 - Roux (Morbihan) 740+330 - Cote (Allier) 40+670 - Péruchon (Rhône) 240+830 - Morel (P.-de-C.) 240+15 - Guiochet (Bas-Rhin) 740+240 -Chamvres (Yonne) 240+190 - Auzonneau (Ch.-Marit.) 740 - Nouchi A. (Af. du N.) 540 - Denat J. (Drôme) 90 - Pozzi (Hte-Savoie) 240+15 - Sarrato V. (B.-Alpes), 240+75 - Doct. E. Brochard (Morbihan) 240 - A. Daudé-Bancel (Seine-Infér.) 500 - Barbé A. (Calvados) 250 - Rassinier P. (S.-et-L.) 740 - Bernard P. (Somme) 75 - Mme Colonna (Alger) 740

L'ANARCHISME, HIER ET AUJOURD'HUI

CONSIDERATIONS SUR L'ANARCHISME CONTEMPORAIN

L'anarchisme animé par des idées philosophiques qui combattent les systèmes économiques ou politiques (qui ont régi ou qui régissent la condition humaine) et affirment la possibilité de réaliser un milieu social :

— substituant « l'administration des choses au gouvernement des hommes », suivant la vieille formule lancée par Saint-Simon;

— donnera à chaque individu la possibilité de développer sa personnalité en lui permettant l'étude des connaissances humaines de son époque qu'il peut assimiler — ceci afin de voir disparaître tous les préjugés qui subsistent par l'ignorance et la crédulité humaines et assurent le succès de toutes les méthodes d'exploitation sociale;

— permettra de réaliser un système de production tenant compte des besoins de la consommation où les tâches d'organisation seront confiées aux individus suivant leurs compétences (et non selon leur possession de capitaux ou d'héritages dont ils auront bénéficié) sans pour cela établir une technocratie;

— établira la participation directe de tous les individus à la réalisation de l'ordre social dans lequel ils vivront par l'établissement d'organismes qu'ils créeront librement suivant leurs besoins et où ils pourront directement manifester leurs désirs et tenter de réaliser leurs aspirations.

⁂

Celui qui désire avoir une conception exacte de l'anarchisme ou qui désire y adhérer en toute connaissance de cause et en admettant toutes les solutions qu'il apporte aux problèmes posés par la question sociale, se trouve donc dans l'obligation d'acquérir une foule de connaissances.

Dans l'introduction de son ouvrage sur « l'Anarchisme » (1902) Paul Eltzbacher a très bien présenté les difficultés de l'étude et de la connaissance de ce mouvement social:

« ... La foule aussi bien que les savants et les hommes d'Etat, man-
« que absolument d'idées nettes sur l'anarchisme...

« ... Celui qui entreprend d'étudier l'anarchisme d'une façon scienti-
« fique doit remplir deux conditions.

« D'abord il doit connaître les plus importantes publications anar-
« chistes. Ceci est une grande difficulté. Les écrits anarchistes sont
« très rarement représentés dans les bibliothèques publiques. En partie,
« ils sont si rares que l'homme privé a toutes les difficultés à se pro-
« curer lui-même ceux qui sont le plus en vue. »

En tenant compte que cet ouvrage a été édité pour la première fois en 1902, nous pouvons ajouter, qu'aujourd'hui, il faut de réelles qualités de bibliophile pour se procurer les « auteurs classiques » de l'anarchisme, par exemple: Proudhon, Kropotkine, E. Reclus, Jean Grave, Hamon, et en particulier Bakounine. On objectera que quelques brochures se trouvent encore, mais elles ne donnent que des aperçus très restreints sur les œuvres de ces auteurs.

Avant la réédition récente (1948) du livre de Stirner: « l'Unique et sa Propriété », il était à peu près impossible de trouver cet ouvrage.

Paul Eltzbacher continuait en déclarant que:

« ... Celui qui veut étudier scientifiquement l'anarchisme doit en
« outre connaître à fond la jurisprudence, l'économie sociale et la
« philosophie. L'anarchisme critique les institutions *juridiques* par leurs
« effets *économiques*, et ceux-ci au point de vue *philosophique*. Donc
« pour bien le comprendre et ne pas être victime de quantité d'er-
« reurs, il faut connaître les idées philosophiques, juridiques et sociales
« qu'il applique ou auxquelles il se rapporte. »

Ce qui précède explique les difficultés rencontrées par la propagande anarchiste dont le but est tout différent de celui des partis politiques. Ces derniers peuvent mettre en œuvre, par suite des ressources dont ils disposent par leur contribution à l'exercice du pouvoir politique (fonds secrets, subventions données par des groupes financiers ou professionnels dans le but de pouvoir réaliser des combinaisons plus ou moins louches, distribution de publicité pour les journaux de parti, subventions distribuées par des gouvernements étrangers pour réaliser les buts de leur politique internationale, etc., etc.) les moyens que leur permet la technique moderne.

Leur but ne consiste qu'à faire admettre certaines doctrines politiques — le plus souvent assez obscures — ou à créer l'enthousiasme des individus pour la personne de certains politiciens qui s'en recommandent dans le seul but « de faire des électeurs ».

On peut facilement se rendre compte des résultats obtenus par cette propagande en consultant les statistiques électorales. On constate, surtout depuis l'avènement de la IVe République, qu'une importante partie de la population devient de plus en plus « imperméable » à cette propagande et se désintéresse de plus en plus des « opérations électorales ». Beaucoup d'individus ne manifestent plus de sentiments malgré cette agitation et n'ont plus la foi dans l'action des partis politiques pour remédier au désordre social actuel.

Malheureusement la propagande anarchiste se réduit à la publication de plus en plus rare de quelques ouvrages, tirés le plus souvent à peu d'exemplaires, et ayant un rayonnement très restreint par suite de leurs prix élevés, et à la propagande du mouvement anarchiste organisé, dont les ressources sont très faibles et qui :

— organise des conférences de moins en moins nombreuses;
— édite de rares brochures dont l'intérêt est des plus discutables;
— publie une presse, qui à l'heure actuelle est à peu près inexistante et qui véhicule une littérature ayant bien souvent des rapports très lointains avec l'idéologie anarchiste.

La fréquentation des milieux libertaires donne l'occasion de se trouver parmi des gens qui ont des convictions le plus souvent établies sur des raisons affectives; quelquefois simplement sur l'admiration des écrits ou des manifestations oratoires de certains individus dont ils acceptent les idées comme une sorte de révélation, ce qui leur évite toute fatigue cérébrale, ou pour des idées qui leur semblent généreuses beaucoup plus que sur le résultat d'efforts effectués pour posséder une culture personnelle leur permettant de devenir des militants convaincus, capables d'effectuer une propagande efficace.

Aussi voyons-nous de nombreux anarchistes, ou qui se prétendent tels, prêter une oreille bienveillante à des théories sociales s'inspirant du « planisme », de l' « abondancisme », du mouvement « Citoyen du monde », etc., bien qu'il s'agisse de manifestations politiques n'ayant aucun rapport avec l'anarchisme.

Nous voyons aussi périodiquement certains anarchistes se donner pour mission :

— de réformer, de « repenser », de « rénover » l'anarchisme;
— de présenter des bases nouvelles à l'anarchisme contemporain au nom d'une « philosophie » ou d'une « éthique » qu'ils évitent soigneusement de définir.

Enfin il faut constater également que beaucoup d'individus ne peuvent se contenter de définir leur position idéologique en se disant simplement anarchistes, sans faire suivre ce mot d'une épithète complémentaire qui leur donne l'occasion de prétendre adhérer à une « tendance » — et leur permet de rester en dehors et même parfois de paralyser tout mouvement collectif.

Il y a des anarchistes communistes, individualistes, positifs, syndicalistes, de conseils, de synthèse, évolutifs, etc. D'autres ont prétendu que l'on ne devenait pas, mais que l'on naissait anarchiste. Il y a donc aussi un anarchisme immanent qui doit avoir aussi une philosophie qui lui est propre et que nous connaîtrons peut-être quelque jour.

On rencontre également des gens qui ont des convictions anarchistes établies sur de grandes connaissances et qui évitent tout contact avec le mouvement anarchiste organisé, se contentant d'effectuer une propagande personnelle de l'anarchisme.

Le désordre idéologique et matériel qui règne dans le mouvement anarchiste contemporain (et qui dure depuis de nombreuses années)

n'explique pas à lui seul les causes du peu de succès de l'anarchisme dans une période pourtant favorable à la diffusion d'une doctrine sociale vraiment originale et indépendante de toutes les formations politiques qui ont détenu ou participé à l'exercice du pouvoir et qui n'ont réussi qu'à créer le désordre social et le mécontentement général actuels.

Nous voyons le résultat spectaculaire de la propagande des partis politiques, qui malgré leurs puissants moyens d'action (presse, radio, cinéma, etc.) ne parviennent à entraîner qu'une faible partie de la population dans de bénignes manifestations électorales qui sont indispensables aux politiciens pour tenter de légitimer leurs fonctions.

Cette insouciance, cette lassitude civique, prouvent que les officines politiques malgré leurs supercheries et leurs mensonges :

— n'ont plus de crédit et sont jugées à leur juste valeur par une grande partie des populations auxquelles elles s'adressent;
— ne déclenchent plus la foi des foules pour leur efficacité à la réalisation de l'idéal social qui semble leur fin.

L'histoire nous montre que les organisations des collectivités humaines établies à l'aide d'institutions sociales qui n'ont tenté de justifier leurs valeurs que sur des fictions ont tôt ou tard disparu.

Peut-être aurons-nous la chance que les soi-disant « unités nationales » gouvernées par les systèmes démocratiques constitutionnels, populaires et autres iront bientôt rejoindre dans le « musée de l'histoire » les institutions qui se prétendaient de « droit divin » avant qu'elles n'aient eu à nouveau le temps de faire entretuer des millions de représentants de l'espèce humaine pour des motifs subtils et étrangers à leur entendement.

Il est à souhaiter que l'anarchisme, pour garder son originalité et rester ce qu'il affirme être : le dernier espoir de la lutte contre l'aliénation de la personnalité par tous les systèmes d'exploitation humaine, sache se garder d'avoir aucun compromis avec les partis politiques ou les idéologies qui lui sont étrangères.

Depuis les écrits anarchistes du milieu et de la fin du XIX[e] siècle toutes sortes de transformations du milieu social se sont produites : évolution de la technique, condition ouvrière, structure des entreprises, moyens d'échange, législation sociale, etc. Les idées libertaires se trouvent toujours placées devant des problèmes nouveaux d'adaptation qui n'ont pas jusqu'à ce jour eu de solution ou qui n'ont même pas été examinés.

L'absence dans le mouvement anarchiste d'hommes ayant la valeur des Bakounine, E. Reclus, Kropotkine, etc., a peut-être contribué à provoquer cette sorte de sclérose interne qui annihile son rayonnement depuis des années.

Il y a peut-être à tenir compte aussi de l'efficacité des méthodes adoptées par les services de police pour combattre la diffusion des idées anarchistes et qui consiste à faire admettre certains individus dans les organisations pour semer la discorde parmi les militants ou pour essayer de faire commettre des actes réprouvés par l'esprit public.

D'autre part en lisant certains articles de la presse anarchiste ou en examinant les procédés de propagande et d'organisation proposés dans les organisations anarchistes il est permis de se demander si certains partis politiques n'ont pas également réussi à placer certains individus dans les organisations du mouvement pour le noyauter ou orienter sa propagande.

Devant cet état de choses il y a tout de même lieu d'espérer que le regroupement des militants se fera un jour spontanément et qu'une nouvelle vie viendra animer le mouvement anarchiste car il est grand temps de lui donner un renouveau d'intérêt et d'élargir son cercle d'influence dans l'évolution sociale actuelle.

L'avenir dira si les efforts qui auront été accomplis en ce sens auront eu une utilité et si l'idéal anarchiste est capable d'animer l'esprit humain.

A. MENDIONDO.

PREMISSES A UNE ENQUETE

LES JEUNES POUSSES

II

EDUCATION TRADITIONNELLE ET EDUCATION NOUVELLE

Ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article, les connaissances psychologiques et pédagogiques, jointes à la bonne volonté, ne suffisent pas pour réussir en éducation. D'autres facteurs entrent en jeu qui ont une importance non négligeable; parmi ces facteurs, les deux plus importants sont sans contredit la personnalité latente de l'enfant et l'influence de la société.

Appliquer à l'éducation de ses propres enfants ses conceptions personnelles de la vie par des méthodes vraiment actives, ne va pas sans risques. J'ai essayé d'élever mes fils suivant l'idée que je me fais de la liberté individuelle, j'ai voulu, à la pratique de sanctions souvent inefficaces, substituer la notion d'auto-discipline et de responsabilité morale. Dire que j'ai échoué totalement serait trop dire, mais il est certain que le résultat n'a pas répondu à mes efforts.

J'ai eu affaire à deux êtres doués d'une personnalité forte que mon système d'éducation libérale n'a fait que développer, personnalité qui s'est heurtée souvent à la mienne et a fait de mes enfants, pour des raisons différentes, des inaptes à la vie scolaire, d'où échecs aux examens dus au manque de travail.

J'ai parlé plus haut de l'influence du milieu, je me dois d'ajouter qu'elle a été très grande en ce qui concerne mes fils si l'on veut bien considérer que ces enfants — comme tant d'autres ! — ont grandi pendant la guerre, ont vu leurs études interrompues et compromises par la fermeture des établissements scolaires durant 2 ans, qu'ils n'ont eu sous les yeux que des exemples de « combines » plus ou moins avouables et d'enrichissements subits dus à tout sauf au travail. J'ai donc enregistré un échec sur le plan scolaire, mais si je considère que l'un des buts de l'éducation est l'intérêt bien entendu de l'enfant, peut-être cet échec est-il plus apparent que réel. En effet, je crois que mes fils ne seront jamais des conformistes ou des suiveurs, je crois qu'ils ont un esprit critique qui leur permettra de se former seuls leur opinion,

je crois aussi qu'ils sauront respecter chez autrui la liberté qu'ils réclament pour eux. C'est déjà un résultat.

S'il pouvait y avoir synchronisation entre les méthodes d'éducation familiales et celles de l'école, le but serait plus facile à atteindre. Malheureusement cela n'est pas. Dans l'enseignement secondaire surtout, on ne tient pas assez compte des apports nouveaux en psychologie et en pédagogie; les cours « ex-cathedra » sont encore la règle et un système périmé de punitions disproportionnées souvent avec la faute se montre de plus en plus inefficace car l'élève trop fréquemment puni en prend l'habitude et s'endurcit. C'est pourquoi, sachant, par expérience personnelle les résultats obtenus par les méthodes actives, j'ai applaudi à la création des classes nouvelles dans l'enseignement secondaire, ce qui ne pouvait qu'aider à éduquer et instruire les enfants considérés jusque là, à cause de leur paresse ou de leur dissipation, comme « non-récupérables ». Hélas, on parle de les supprimer... faute de crédits!... Je comprends que l'entretien des tueries en cours et la préparation de la prochaine « dernière » passent avant l'intérêt d'enfants que l'Etat a pourtant assez réclamés, cependant je ne puis que déplorer cette suppression si elle a lieu, de même que je déplore que mes fils n'aient pu bénéficier de cette expérience qui eût mieux convenu à leur nature que l'enseignement traditionnel et eût mieux correspondu à l'éducation qu'ils recevaient à la maison.

Je crois que là est le nœud du problème; la question est d'importance et mérite d'être étudiée car il ne faut pas oublier que l'éducation a pour but d'améliorer l'individu, que c'est une chose essentielle qui engage à méditer le mot de Leibnitz : « Donnez-moi l'éducation et je changerai la face de l'Europe avant un siècle ».

Christiane BERGE

Les Saintes-Vierges de Pierre Valneuse

Pierre Valneuse, l'artiste-peintre, était carrément athée, mais ce n'était pas un sectaire et l'on pouvait voir chez lui, sur une belle commode en prunier aux tons chauds, solitaire et bien en évidence, une délicieuse statuette de la Vierge en albâtre peint qui n'appartenait certes pas à l'art de Saint-Sulpice.

De ses mains étendues elle ouvrait son manteau d'azur en un geste d'accueil, d'offrande même, et sa robe blanche épousait discrètement mais voluptueusement la forme de ses genoux et de ses cuisses. Ce que Pierre chérissait dans cette statuette, ce pourquoi il en était amoureux, c'était, il faut bien le dire, incidemment la Vierge, mais avant tout la Femme.

Or il comptait dans ses relations familiales une cagote qu'il appelait moqueusement « ma cousine Grébiche ».

Joséphine Grébiche était encore jeune et avenante, mais austère. C'était une catholique confirmée. Autrefois, elle avait fait partie des Enfants de Marie. C'était une intransigeante, songeant toujours à morigéner et à convertir. Pierre avait parfois avec elle, sur la religion, des conversations fort superficielles au cours desquelles ils affirmaient nettement, l'une sa croyance, l'autre son incroyance. Elle parlait gravement, en un langage incompréhensible et même ridicule à l'esprit de Valneuse, de choses irréelles, purement imaginaires; mais il avait toujours le sourire en l'écoutant et, dans les yeux st sur les lèvres, une pointe de mépris et d'ironie qu'elle était d'ailleurs incapable de percevoir.

Malgré cela, Joséphine avait pour Valneuse un faible, dont la raison première était précisément l'existence chez lui de cette Vierge et l'adoration dont celle-ci paraissait être l'objet de sa part. Toutefois, elle ne pouvait réconcilier la présence de cette statuette et l'athéisme de son possesseur. Mais Pierre lui en imposait par sa qualité d'artiste; aussi n'osait-elle pas aborder avec lui la question de ce qui était pour elle une incompréhensible énigme.

Pourtant, un jour, elle s'y hasarda.

— Oh! c'est mon porte-bonheur, lui répondit-il. Tant qu'elle sera là, tout me réussira. Elle me protège.

Un sourire de sceptique couronnait ce mensonge.

Il riait. Et elle sentait que cette explication n'était pas sérieuse.

— Alors, vous croyez? demanda-t-elle.

— Mais non, ma pauvre Joséphine! Je n'ai pas cette chance... Tout simplement, j'aime cette Vierge en artiste. Entre nous, son créateur n'était guère orthodoxe. Et d'abord, regardez le visage délicieux de cette femme: une mansuétude toute particulière baigne ses traits.

— La Vierge Marie était comme ça.

— Oui? Vous en êtes sûre, hein? Mais pénétrez son exquise physionomie: elle se donne, elle s'abandonne, elle va se sacrifier au désir d'un amant...

— Oh! qu'est-ce que vous dites là! Quelle profanation!

Les paroles de Pierre durcissaient le faciès de Joséphine. Elle prenait un air sévère. Il n'en continua pas moins:

— Mais daignez faire couler votre regard un peu plus bas: jusqu'au manteau et à la robe. Cette ceinture fait saillir la poitrine, puis le ventre, ce ventre sacré qui n'a pas connu le stupre et cependant semble le solliciter...

— Votre interprétation n'est que de la cochonnerie, repartit-elle, scandalisée.

— Vous trouvez?... Pauvre Joséphine!...

Elle esquissait le geste de partir.

— Attendez. Je vais vous montrer autre chose dans le même style... Approchez.

Il ouvrit une armoire de chêne où se trouvaient ses livres reliés les plus précieux et il mena doucement la jeune femme devant le nouveau spectacle qu'il lui offrait. Sur l'un des rayons du milieu elle vit une autre Vierge. Celle-ci rappelait la précédente par le visage et le costume, mais sa particularité était qu'au-dessus de la taille la robe, ouverte, laissait s'échapper, à droite, un sein joli, rondelet, plein de volupté et que terminait un tétin d'un rose carminé. Elle étreignait un Enfant-Jésus qui s'apprêtait à téter sa virginale mère. Cette fantaisie d'artiste débordait évidemment de païennerie. L'intention sensuelle ne pouvait être mise en doute.

— C'est odieux! s'écria-t-elle... Je ne veux en voir ni en entendre davantage.

— Nom de Dieu, cousine Grébiche, s'exclama Pierre, abandonnez donc tout le fatras religieux qui vous empoisonne l'esprit et apprenez à vivre! Ces deux bijoux d'art sont admirables, mais vous êtes fermée à la beauté à cause de votre croyance.

— Taisez-vous, Pierre, vous êtes un cochon! dit-elle.

Et elle s'enfuit en faisant claquer la porte.

Manuel DEVALDES.

LA PRODUCTION SUPERFLUE

Les esclaves forgent volontiers leurs propres chaînes. Nos contemporains travaillent davantage pour satisfaire des besoins superflus que pour des besoins essentiels: indéfrisables, bas de soie, apéritifs, cigarettes, amélioration de la race chevaline, spectacles de tous genres et, en particulier, cinéma.

Il en résulte qu'élever le standing de tous est inhumain tant que tous les individus ne sont pas pourvus de l'indispensable. Le vieux travailleur qui vit seul, à Paris, avec 5.000 francs par mois, l'économiquement faible à qui on n'accorde que 2.500 francs (on se demande d'après quel critère d'humanité ou de charité — Liberté, Egalité, Fraternité... — on justifie cette différence) sont probablement de mon avis.

Si, au lieu de gaspiller la main-d'œuvre en productions superflues ou inhumaines (armements) on recensait tous les besoins en choses indispensables, par exemple:

> *Une chambre*, sommairement meublée pour chacun à commencer par le Président de la République qui, étant le plus haut fonctionnaire (rétribué par tous), a cet avantage de se trouver à la meilleure place pour pouvoir donner à tous le bon exemple.
>
> *Une nourriture saine et abondante* correspondant aux besoins de chacun (soit de 1.600 à 3.000 calories par jour).
>
> *Chauffage et éclairage* convenables.
>
> *Un minimum de vêtements selon les saisons.*

on ferait sans doute cette constatation qu'il suffirait que tout individu, de 18 à 33 ans, soit assujetti à un travail *socialement utile* pendant 30, peut-être même pendant 20 heures par semaine seulement, pour que les besoins essentiels *de tous* puissent être satisfaits. On sait que, d'après les calculs établis par Popper Lynkeus dans son livre paru vers 1913, *Le Service alimentaire obligatoire*, il aurait suffi que chaque citoyen de l'Empire austro-hongrois travaillât de 18 à 33 ans, pendant 48 heures par semaine, pour assurer *à l'ensemble de la population de l'Empire* (53 millions d'habitants) la satisfaction des besoins essentiels précités. On peut donc admettre qu'avec les progrès techniques intervenus depuis cette date, une semaine de travail d'une durée réduite de moitié devrait suffire aujourd'hui.

Il est probable qu'une importante fraction de la population, qui n'a pas de besoins extrêmement variés, préférerait vivre d'une façon modeste avec l'indispensable que la société accorde actuellement aux travailleurs pourvus d'emploi sous la forme du minimum vital consenti au manœuvre non spécialisé, et abandonnerait aux gros travailleurs la possibilité de satisfaire d'autres besoins plus ou moins superflus. Il est bien entendu, néanmoins, que les individus qui souhaiteraient satisfaire de semblables besoins devraient en avoir la possibilité, à condition qu'ils soient *seuls* appelés à fournir l'effort nécessaire pour assouvir lesdits besoins et que les autres travailleurs ne soient pas contraints, d'aucune façon, à y participer.

Il serait donc intéressant qu'on commence à recenser d'une façon aussi précise que possible les besoins primordiaux afin de créer l'outillage nécessaire pour les satisfaire.

Une statistique n'est évidemment pas facile à établir mais si, dans un pays comme la France, on reléguait au second plan: armements, productions de luxe, etc., il est bien probable qu'on pourrait très rapidement, soit réduire la semaine de travail de tous les individus de moins de 65 ans, à 10 ou 15 heures par semaine, soit accorder une retraite *décente* à tout individu à partir de sa 45e année.

Cela implique évidemment l'établissement d'une économie dirigée, au moins sur le plan national, en attendant une planification mondiale et ici se trouve posé ce dilemme :

— préférez-vous le désordre actuel, avec l'espoir de voir instaurer plus de justice dans un temps X...,

— ou l'instauration d'une économie dirigée sur le plan mondial qui, en se superposant aux gouvernements nationaux actuels, entraîne une limitation de leur souveraineté nationale et risque de limiter la liberté de chacun dans certains domaines.

Il serait peut-être intéressant d'organiser un débat public pour étudier la question.

Paul JAUZIN.

NOTRE CORRESPONDANCE...

Cher camarade Louvet. — J'ai bien reçu en son temps, le n° de « Contre-courant » dans lequel vous avez publié mon article et croyez que j'ai beaucoup apprécié cette attitude qui reste dans la vraie tradition et le véritable esprit libertaires.

On peut penser de la guerre qui menace et de tout ce problème ce que l'on voudra mais il ne suffit pas de g... « troisième front » à plein gosier ou à longueur de colonnes pour avoir tout dit.

Je suis convaincu que les camarades qui ne pensent pas comme moi à ce propos peuvent être absolument sincères mais je ne puis admettre qu'on jette l'exclusive contre ceux qui viennent troubler la quiétude des opinions définitives.

J'ai souvent regretté que nos mouvements ne soient pas plus organisés, mais ceci n'exclut pas qu'il soit profondément regrettable de voir se perdre ce qui doit rester la caractéristique des libertaires, c'est-à-dire la liberté de recherche et d'expression.

Je vous adresse ci-joint un texte que je viens de rédiger à l'adresse de ceux qui m'ont fait connaître leur opinion (1). — Bien fraternellement: *G. Ernestan.*

(1) Ce texte passera dans notre prochain numéro.

COMMUNIQUES

LE MANS. — Les 11 et 12 octobre rencontre fraternelle de tous les éléments se réclamant de l'anarchisme pour étudier en commun: 1° Une déclaration de principes; 2° L'orientation générale; 3° Les questions de coordination et d'administration. Pour renseignements écrire à Raymond Beaulaton, 51, rue du Ruaudin, Le Mans (Sarthe).

MARSEILLE. — Tous les camarades *connus* se réclamant de l'anarchisme sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le *Samedi* 13 *septembre* à 18 heures au Bar Provence, cours Lieutaud à Marseille.

NOTE AUX ABONNES

« Contre-courant » ne paraîtra pas en septembre, ses animateurs prenant des vacances bien gagnées. Le prochain numéro sortira dans les premiers jours d'octobre. Que chacun en prenne note.

Vieux souvenirs

LE CRIME PAIE

France-Soir, journal à gros tirage, abreuve ses lecteurs depuis plusieurs années de sang et d'amour à l'occasion de bandes dessinées et commentées. Sous le titre, repris du leit-motiv de *Détective*, le « crime ne paie pas », défilent les affaires criminelles célèbres des cent dernières années. C'est de l'approximatif bien entendu. Si l'on en juge par le récit des affaires Ravachol et Bonnot, par exemple, cela ressort carrément de l'ignorance ou du faux-témoignage. Avec l'attentat Cottin c'est tout simplement navrant de stupidité et d'inexactitude. En l'occurrence le mauvais traitement infligé au médiastin de Clemenceau a pour le moins payé, et l'ignoble Chancel, dessinateur attitré des feuilles ultra-réactionnaires d'avant-guerre, et l'un des nègres de M. Paul Gordeaux, de service ce jour-là. Le lecteur n'en a pas eu pour son argent. Mais qui peut bien s'inquiéter de lui dans la maison?

MILOU

L'affaire Cottin défraya la chronique en 1919. Elle fit quelque bruit. Non seulement à l'époque, mais par la suite. Il y a encore, parmi les lecteurs de *Contre-courant*, quelques compagnons qui s'en souviennent. Ne serait-ce que par les mois de prison récoltés pour apologie de faits qualifiés crime. Il fallait, en effet, pas mal d'astuce pour parler dans nos feuilles de Cottin — Milou ainsi que nous l'appelions entre nous — sans risquer la correctionnelle où le zèle des valets du Tigre était de toute première qualité. La coriace victime ne dut d'avoir la vie sauve qu'à un moment d'inattention. Faisant le guet depuis des heures, Cottin, lassé, accorda quelque intérêt à la vitrine d'un libraire voisin du 8, de la rue Franklin. Suffisamment pour laisser passer la cible qui, en quelques secondes, s'engouffra dans sa limousine suivi de son garde du corps. A cet instant Milou, lui-même, se rendit compte que son geste n'aurait pas les suites graves qu'il préméditait.

QU'IL CREVE!...

Il y en eu pour lui, sinon pour l'ami de Cornélius Hertz. Condamné à mort, enfermé quarante-deux jours dans la cellule sinistre réservée aux promis au peloton d'exécution, le jeune libertaire fut grâcié par Poincaré qui n'aimait pas, certes, les anarchistes, mais haïssait encore plus Clemenceau malgré le baiser de Strasbourg. La feuille vespérale, qui rapportait ce 24 juillet les détails de l'affaire, prétend que le « perd la Victoire » rapidement guéri intercéda en faveur de son meurtrier. C'est totalement faux. Il faut méconnaître absolument les qualités de cœur du politicien vendéen pour avancer pareille insanité. Pour l'édification du porte-plume de *France-Soir* précisons que la mère de Cottin, faisant appel à la clémence de celui qui, parmi tant d'écrits ou de phrases célèbres, avança un jour cette évidence : « Après tout les anarchistes ont raison, les pauvres n'ont pas de patrie » s'attira, foudroyants, ces simples mots: « qu'il crève!... »

RECLUSION

Durant que le polémiste de l'*Aurore*, l'antimilitariste du *Bloc*, coulait des jours hargneux sous son bonnet de police, en attendant de se payer le luxe de se faire enterrer debout en son pays natal, Emile Cottin subissait pour l'égratignure faite à la peau du vieux chacal cinq années et demie de réclusion. Il n'avait pu souffrir la promiscuité avec ses co-détenus qui le détestaient pour les idées élevées qu'il développait devant eux, ni les façons quelque peu osées de deux ou trois homosexuels qui voyaient en lui une proie facile; après quelques horions échangés il demanda à accomplir son temps en cellule, seul avec ses pensées. Au bout de quatre années sa vue, qui n'était déjà pas brillante, s'altèra à un point qu'il ne distinguait plus les couleurs et que les murs de sa cellule, peints en deux tons, se confondaient pour lui en un gris sale uniforme. Il sortit de prison grâcié mais déficient à l'extrême.

LA VIE LIBRE

Astreint au séjour forcé à Compiègne, la plupart du temps sans travail, soumis au régime strict des mineurs, de telle sorte qu'il ne pouvait toucher un mandat sans l'entremise de sa mère.Cottin pour son malheur revient à Paris. Il y rencontre, dans une fête de propagande, celle qui devint sa compagne et la mère de son enfant. Le lendemain, au cours d'une balade, ils annoncent aux copains, sous les arbres, à l'heure du repas, leur union libre. Ce fut un beau roman. Hélas court! L'insécurité de l'interdit de séjour, joint à son caractère difficile, hérité des années de cellule, altérèrent rapidement la bonne harmonie et l'amour magnifique du début. Nouveau drame, dans une vie déjà suffisamment dramatique, femme et enfant disparurent un jour. Cottin à nouveau est seul et les difficultés se corsent.

SA MORT

Elles sont de taille. A quoi bon les évoquer? Tout ce que l'on peut dire c'est qu'elles sont décrites d'une façon volontairement erronée — le vrai cotoyant le faux — dans *France-Soir*. Un jour Cottin arrive chez moi, comme il le faisait bien souvent, la mine sombre. La révolution espagnole venait d'éclater. « Je pars en Espagne, *me dit-il*, ma résolution est prise, mais il me faut des papiers ». Je lui confiais les miens. Le lendemain, sur une dernière poignée de main, nous nous séparâmes. Je ne devais plus le revoir. Quatre mois après il tombait sur le front d'Aragon d'une mort qu'il avait souhaitée. Pourtant ce n'est point la révolution qui a tué Cottin. Ce fut un suicide. Un suicide « parfait ». L'occasion d'aller mourir là-bas fut trop tentante pour Milou au tempérament tout d'une pièce. Eternel diminué social, ne pouvant faire valoir aucun de ses droits, il était ulcéré à la pensée que sa fillette vivait à Toulon dans des conditions qui ne pouvaient, il faut le reconnaître, la prédisposer à un avenir brillant. Sinon dans une branche assez peu reluisante. Marthe, toi qui n'étais pas une méchante fille, si tu lis ces lignes, dis-toi bien que, malgré ses torts, tu es un peu responsable de cette mort.

Louis LOUVET

P. S. — J'ai reçu, à la suite de mon dernier article, quelques lettres et une leçon de morale... anarchiste. Je remercie amis et contradicteurs de l'intérêt qu'ils ont porté à mon écrit. J'avais l'intention de reprendre le sujet. J'y renonce. Il y a autre chose à faire. Nous verrons cela en octobre-novembre. Je signale, d'autre part, que les amis du groupe du XVIIIe ont affiché un certain nombre d'exemplaires de *Contre-courant* sur les murs de l'arrondissement. Initiative à imiter. — L. L.

LES FOUS

Les Utopistes sont des fous, mais de fous cheminant vers des temps meilleurs. Avec leur cœur, avec leur cerveau, ils vont parmi les foules inquiètes cherchant à les débarasser de leurs préjugés.

Que les snobs et les mufles bavent leurs sarcasmes, répandent leurs calomnies, les Utopistes ne s'en soucient point. Ils campent leurs beaux enthousiasmes dans l'orgueil de leurs gestes utiles. Ils laissent aux chiens couchants et serviles les os tombés de la table du maître. Ils vont sonnant l'espoir, le courage, l'énergie.

Ils rêvent aux élites qui surgiront des mondes croulants, aux usines où tournent les pressoirs éternels, au rauque enfer de la mine où vivent hors du monde vivant des milliers d'êtres, à la plèbe qui s'échine de l'aube jusqu'au soir. A tous ceux qui souffrent du mal social les Utopistes chantent les splendeurs de la vie et incitent aux révoltes saines.

Ils brûlent les temples d'iniquités, renversent le mur des mensonges, contre toutes les Babylones et les Bethléems ils dressent leurs farouches colères. Par eux les vampires sont montrés au doigt, car les vampires rêvent de lendemains sanglants où ils pourront fonder d'étranges empires avec l'aide des grands troupeaux humains.

Les Utopistes luttent pour rendre libres les hommes militarisés qui jamais ne bougent, ni ne vibrent dans leur torpeur profonde. Par leur vie ardente ils sèment la fierté aux ouvriers des champs, ils parlent de droits, de revendications aux travailleurs des villes. Ils pourchassent les traîtres, les fourbes et les lâches. Ils rêvent tout haut d'augustes desseins, ils sont amoureux des justes causes. L'idée des Utopistes élève les esprits et les choses ; elle flambe, brille et répand sa lumière partout. Aux horizons éternels d'un siècle qui s'effare, un bruit immense monte. C'est le bruit de pas fraternels, c'est l'Utopie en marche. Ce sont les Utopistes qui approchent.

Docteur HELLAS

Nous apprenons la disparition de deux de nos amis. *Auguste Gorion* qui fut administrateur du *Réveil de l'Esclave*, de sa fondation 1er mai 1920, à sa fin 1er avril 1925. Il était l'auteur d'une plaquette récente : *Cris de révolte* préfacée par Manuel Devaldès et *Foucault*, de Savigny-sur-Orge, militant pacifiste très agissant, qui fut un des membres les plus actifs de la C. G. P. Que leurs familles reçoivent ici la marque de notre affliction

---

IVRESSES D'IVRY

Lorsque l'on a tout raté
Sans mêm' dev'nir député,
Il n'est pas rar' qu'on finisse
à l'hospice ;
Certains, avec un peu d'veine,
Peuv'nt avoir un meilleur lit
Que l'berceau mouillé d'la Seine,
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

C'est un r'fug' des malchanceux,
Des yeux sans r'gards, des pisseux,
Des patt's moll's comm' d'la réglisse,
à l'hospice ;
Puis aussi, dans leur vieillesse,
Des caus'tout seuls, des flétris,
C'est le zoo des détresses...
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Un superb' jardin d'honneur
Resplendit d'couleurs en fleur,
Comme en un lieu de délices,
à l'hospice ;
Mais, derrière les façades,
Entre les murs froids et gris,
C'est d'la vie en marmelade...
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Le matin, l'café au lait
Serait un nectar parfait,
Si l'on avait d'bonn's nourrices,
à l'hospice ;
Pour l'café, y'a pas d'mystère,
S'il n'excit' pas l'appétit,
C'est qu'il pleut dans la caf'tière !
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Pour les jouissanc's du palais,
On aim'rait bien du poulet
Et du buisson d'écrevisses,
à l'hospice ;
Mais si ça passait d'traviole
Faudrait un coup d'bistouri,
Et l'on « dédaign' » ces bestioles...
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Aussi, quand on a « l'bourdon »,
C'est d'vant un verr' d'aramon
Que l'on signe l'armistice,
à l'hospice ;
Ça glouglout' derrièr' la glotte
Et çà chatouille le nombril,
Mais faut pas forcer la note !
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

En amour, des cœurs flambants
De plus de trois fois vingt ans,
Cherch'nt une âm' sœur et complice,
à l'hospic' ;
Mais, au moment le plus tendre,
Ces jeuness's et leurs chéris
S'rappell'nt plus comment s'y prendre...
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Le plus fort de nos émois,
C'est d'toucher... cent francs par mois !
D'quoi satisfair' bien des vices,
à l'hospice ;
Si bien que les pensionnaires
En restent tout ahuris,
Et deviennent millionnaires !
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Souvent, dans quelque dortoir,
Y'en a qui « vid'nt leur tiroir »
Et, tout à coup, se raidissent...
à l'hospice ;
C'est, qu'dans un hoquet suprême,
Ils ont, sans l'dire aux amis,
Soufflé sur leur nom d'baptême !
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

Puisque tel est l'sort commun,
Et le nôtre pour... demain ?
De boire au fond du calice,
à l'hospice ;
En attendant qu'la « Camarde »
Nous mène au dernier abri...
Chantons ! en bons camarades,
A l'hospic' d'Ivry (*bis*).

CLOVYS

Une vie de militant : PIETRO GORI

(*Suite et fin*)

Jusqu'en 1894, les persécutions policières et une suite de procès rendirent l'existence de Gori particulièrement difficile. Après l'attentat de Caserio contre Sadi Carnot, président de la République française, la presse réactionnaire, accusa Gori de complicité et de provocation au meurtre, le représentant comme assoiffé de sang. Le gouvernement français prit contre lui un arrêté d'expulsion avant même qu'il eût franchi la frontière.

C'était l'époque où, en Italie comme en France, et ailleurs, furent votées et appliquées les lois d'exception, les fameuses lois scélérates. Gori en fut l'une des premières victimes. Contraint de quitter l'Italie et réussissant, grâce à un subterfuge, à passer en Suisse, il s'installa à Lugano, où il tenta de reprendre son activité d'avocat et de militant. Cette période fut brève parce qu'en janvier 1895, le gouvernement suisse, sous la pression de celui de Rome, arrêtait Gori et quelques autres anarchistes italiens et les expulsait, malgré les vives et nombreuses protestations de la presse suisse.

C'est de cette époque que date son chant: « Adieu à Lugano », encore très populaire en Italie.

Dirigé sur l'Allemagne, Gori se réfugia d'abord en Belgique et de là se rendit à Londres où vivaient alors Kropotkine, Ch. Malato, Louise Michel, Sébastien Faure, Malatesta, Stepniak et parmi les non-anarchistes, Rochefort. A Londres les difficultés d'installation se révélaient nombreuses et la situation économique y était peu brillante. Après un voyage à Amsterdam pour y rencontrer Domela Niewenhuis, il s'embarqua comme matelot et se rendit en Amérique du Nord qu'il parcourut en tout sens, donnant conférences sur conférences et déployant une telle activité que bientôt sa santé allait se trouver menacée. Il donna au cours d'une seule année quatre cents conférences en italien, français, anglais et espagnol; à Petterson il fonda le journal *La Question sociale.*

En 1896, mandaté par les Trade Unions américaines, il revint en Europe et participa au congrès ouvrier socialiste international qui, cette année-là, eut lieu à Londres. Mais un épuisement nerveux le contraignit de se faire hospitaliser. La convalescence le ramena en Italie où la police le laissa en « liberté surveillée », ce qui ne l'empêchait point d'accourir partout où l'on faisait appel à son talent d'avocat. Il intervint surtout dans deux procès mouvementés: d'abord à la défense de camarades qui avaient pris part aux mouvements de Carrarese, puis à la défense de Malatesta, à Ancône, en 1898. Après les émeutes de Milan (mai 1898), et bien que recherché par la police, il resta dans la ville. Tout espoir de succès ayant dû être abandonné, et la révolte noyée dans le sang, la répression donna libre cours à sa haine. Gori, ayant vu son étude saccagée par les policiers, de nouveau se réfugia à l'étranger et, traversant une partie de la France, s'embarqua à Marseille, cette fois pour l'Amérique du Sud. Il se trouvait à Buenos-Aires quand le tribunal institué à Milan pour frapper les révolutionnaires le condamna par contumace à douze années de prison, non pour sa participation aux émeutes mais pour les discours qu'il avait prononcés avant les événements de 1898.

En Argentine il déploya une activité étonnante qui a laissé des traces profondes même dans les milieux non entièrement acquis à l'anarchisme; il mit ses brillantes capacités au service de la science autant qu'à celui de la cause sociale.

Après une série de conférences au Cercle de la presse et à la Faculté de droit, il créa une belle et importante revue d'études de criminologie, *La Criminologie moderne*, qui parut pendant deux ans. Plus tard, il fut chargé par la Société scientifique argentine d'un voyage dans les régions australes pour y étudier les races sauvages de Patagonie. Puis suivirent ses études et recherches le long du Parana et à travers le Chaco. Il demeura en Argentine pendant quatre années et en 1902, profitant d'une amnistie, revint en Italie et reprit sa course par tout le pays, faisant inlassablement de nouvelles conférences. En 1903, avec Luigi Fabbri, il fonde à Rome l'importante revue *La Pensée*. Malade et ayant besoin de repos, il fait un voyage en Egypte, pensant trouver là-bas le calme qui lui est refusé en Italie, et y recouvrer la santé. Mais aussitôt que sa présence est signalée dans une ville, il doit — bien que les médecins lui aient conseillé de parler peu — y prononcer de nouvelles conférences, et toujours il répond favorablement aux demandes qui lui parviennent de tous côtés.

Il revint en Italie, toujours malade, et reprit, contre l'avis des médecins, ses tournées de propagande, harcelé qu'il était par les appels de ses camarades. Le sujet de ces nouvelles conférences sera inspiré de l'expérience nouvelle acquise au cours de son dernier voyage et le titre, suggestif, en sera: « De la terre des Pharaons au pays de Jésus. »

Mais ce nouvel effort l'épuise. Maintenant le mal s'est aggravé. Retiré à Portoferraio il y restera désormais seul avec sa sœur, Bice, qui, infatigablement, sera près de lui. En 1909, après quelques mois de repos, il entreprend une tournée de conférences en Romagne, mais quand il revient dans l'île d'Elbe, de nouveau ses forces se sont épuisées. Il ne peut plus parler, mais il a une nette conscience de la gravité de son état.

Il meurt le 8 mai 1911 à Portoferraio.

En Italie, la figure et la pensée de Gori sont restées très populaires et nombreux sont encore les vieux militants qui se souviennent de lui. Son nom y est inséparable de celui de Malatesta. Ses nombreuses brochures, ses conférences, ses recueils de poésies et ses « Esquisses sociales » sont publiées et vendues à des dizaines de milliers d'exemplaires. En Espagne et plus encore en Argentine on n'a pas oublié l'avocat, le savant, le militant anarchiste. En France, son nom est presque inconnu; quelques rares brochures ont été traduites et publiées, en sorte qu'il est très difficile de porter un jugement sur ses idées et la valeur de leur apport.

Les « Œuvres complètes » de Gori, publiées en Italie, forment un ensemble de treize volumes et ont atteint leur troisième édition — dont l'une, populaire, en 1946-47, fut rapidement épuisée.

Sa manière d'exposer les idées était peut-être particulière au caractère italien et répondait sans doute aux exigences du moment. Mais ses *Poésies* connurent des jours de grande diffusion et ses diverses œuvres de théâtre: « Idéal », « Sans patrie », « Gens honnêtes », « Premier mai », exposaient des sentiments, des besoins, des exigences propres aux premières années de notre siècle. Et nous ne devons pas oublier qu'à côté de ces œuvres de propagande, il y a aussi ses écrits de *criminologie*, et les comptes rendus de ses conférences qui sont parmi ses œuvres les plus importantes et se lisent aujourd'hui encore avec intérêt et profit.

Mais en complément à cette contribution intellectuelle il y a l'exemple de sa vie, qui est pour tous un grand enseignement.

Ugo FEDELI.

REFLEXIONS SUR LE REFERENDUM JAMAIQUAIN (1)

L'union des efforts pacifistes en vue d'un referendum pour la Paix, ne paraît pas la solution du problème qui nous préoccupe. En effet, qui peut organiser un vote populaire d'une telle envergure et d'une importance capitale, sinon les gouvernements disposant exclusivement des listes électorales et du matériel nécessaire? Par ailleurs, rien ne prouve, — toute sincérité gouvernementale mise à part — que la peur entretenue jalousement de chaque côté du rideau de fer ne soit mauvaise conseillère et ne donne un résultat contraire à l'opinion manifestée individuellement. La solennité de l'épreuve ne risque-t-elle pas, par surcroît, de fausser les résultats?

Indépendamment de textes clairs, difficiles à établir d'une façon concrète, nous avons le droit de penser que le vote représenterait une escroquerie morale, en raison du peu de garantie qu'offrent les scrutins populaires dans des régions arriérées. Il ne faut jamais perdre de vue que la guerre forme un bloc indivisible, malgré la divergence qui peut se manifester parfois. Deux courants se rencontrent: d'un côté, les suiveurs irréfléchis qui, par peur ou par intérêt se laissent gagner par la fièvre belliciste que cause la démence générale; de l'autre, les rêveurs ou les esprits froids qui, partant de la saine raison, ne désespérant jamais de son triomphe, portent leurs efforts contre cette folie.

Les peuples savent pourtant, par l'enseignement des deux guerres mondiales, qu'ils n'ont rien à gagner en se sacrifiant délibérément. La vanité des slogans menteurs, liberté, démocratie, etc., n'est plus à démontrer. Le recul observé sur le plan social depuis 1918 le prouve d'éclatante façon.

La sagesse s'oppose à la poursuite d'une telle politique, contraire au suprême intérêt humain. De plus, à quoi sert de vouloir jouer la grandeur quand ce sont les petites nations qui, en demeurant à l'écart des conflits, évitent d'attirer sur elles la folie destructrice.

La Suède a connu la musique de Charles XII (*le canon*), *la Suisse a fourni, pendant longtemps, de nombreux mercenaires qui se mettaient au service de princes rivaux. Le belliqueux coq gaulois pourrait s'inspirer de l'évolution qu'ont connue ces deux pays où le progrès se développe constamment.*

Prendre parti pour un bloc, c'est se transformer en dangereux ennemi de l'humanité. Il est préférable d'axer un mouvement populaire qui soit capable de donner congé aux gouvernements, quels qu'ils soient, et d'opposer un NON *salutaire et définitif à toute entreprise belliciste.*

Ne perdons pas de vue que ce n'est pas une action pacifiste que de prétendre interdire l'usage atomique. Outre qu'une volonté populaire, même puissamment exprimée, n'est jamais respectée, cette méthode n'est qu'un trompe-l'œil puisqu'elle laisse aux ennemis publics n° 1, les militaires, la possibilité de poursuivre la partie de poker amorcée en 1939.

Enfin, le referendum présente en son quatrième point un aspect entaché de partialité. Il se rapproche d'inquiétante façon de certaines tendances unilatérales qui ont éveillé la suspicion des vrais pacifistes.

(1) Voir *Contre-courant*, numéro de juillet.

LES NOUVELLES PACIFISTES

Réponse au referendum

1° Tant qu'elle demeure à la remorque des Etats-Unis, la France ne peut officiellement, prendre une part active aux mesures tendant à mettre un terme aux querelles savamment entretenues par les diplomaties et les Etats-Majors. Le mouvement pacifiste français, trop divisé et trop dispersé, malgré diverses tentatives de coordination non couronnées de succès, n'est pas à même de contribuer à l'œuvre d'apaisement qui s'impose sur le plan universel.

2° Il n'y a pas, à proprement parler de partisans de la guerre. Les tenants oligarchiques de l'industrie lourde, eux-mêmes, se déclarent opposés à la guerre. Exception doit être faite pour les maîtres de l'heure qui obéissent à des sentiments de prestige, d'honneur ou de domination. La guerre demeure ainsi une fonction réservée à l'Etat. La contagion de la peur, consécutive à la puissance croissante des armements, ne peut qu'entraîner le monde vers le gouffre insondable qui se creuse. Les forces de guerre se rencontrent chez les dirigeants de chaque bloc, aucun d'eux ne réprouvant la violence. Pour l'un, elle est un facteur de progrès et de transformation sociale; pour l'autre, elle est nécessaire au maintien des privilèges. Par la course aux armements, on aboutit à l'écrasement et au mépris de l'homme, ainsi qu'au développement de la misère.

3° La proscription des armes atomiques est une duperie comparable à la proclamation de la guerre hors-la-loi du pacte Briand-Kellog. On n'humanise pas la guerre, on la supprime par la fin des compétitions qui la provoquent et l'entretiennent. L'interdiction de l'arme atomique développerait, au contraire, l'idée de l'acceptation de la guerre du fait que le danger devenant moins apparent la guerre paraîtrait moins dangereuse. Au contraire, si le risque devient le même pour tous, il est à penser que tous les salauds et les criminels, revêtus ou non d'uniformes scintillants, changeraient de ton.

4° Les grands politiques du bloc pseudo-démocratique n'ont certes guère fait preuve d'habileté en n'observant pas le fair-play devant le désastre subi par Tchang-Kaï-Chek, puis en s'engageant dans la guerre civile de Corée. Emanation des Etats, l'O. N. U. ne peut que servir les intérêts de chacun d'eux au détriment des intérêts populaires demeurant facteur négligeable. Seule, une vraie Société des Peuples serait capable de renverser la conjoncture en mettant un terme aux convoitises des aspirants à la domination mondiale.

André MAILLE

Bruno Montanari

Le poids normal de Bruno Montanari était de 92 kilos. Quand il comparut devant le Tribunal Militaire de Metz pour y être condamné pour la deuxième fois à 15 mois de prison le 5 décembre 1951, il souffrait d'une intoxication alimentaire, qui ne cessa de s'aggraver faute de soins. Quand il fut transféré dans un état désespéré à l'Hôpital de Nancy à l'Hôpital de Maréville, son poids était descendu à moins de 57 kilos.

Après sa condamnation, Bruno réintégra la prison du Combout à Metz. L'intoxication empira à tel point qu'il fut bientôt incapable de manger. On ne le reconnut pas malade. On attribua l'anorexie invincible de Bruno à une prétendue grève volontaire de la faim, à ce point que le général Niessel réclama contre les objecteurs grévistes de la faim, des poursuites pour « mutilation volontaire ».

Ce n'est que lorsque Bruno fut transféré de la prison de Metz à

la prison de Toul le 20 janvier 1952, que le directeur et le docteur de cette prison se convainquirent, devant l'état de plus en plus alarmant de Bruno Montanari, qu'il s'agissait de tout autre chose. Le docteur de Toul fit transporer Bruno pour soins à l'hôpial de Nancy, dans le service psychiâtrique (des troubles cérébraux étant survenus à la suite du délabrement général de l'organisme).

Le préfet du département fit alors mander au chevet du malade un éminent professeur chargé de cours à la Faculté de Médecine de Nancy. Après avoir examiné le malade celui-ci téléphona au préfet pour l'aviser qu'il prenait Bruno Montanari à sa charge et sous sa responsabilité, à condition qu'on le débarrassât de la garde policière maintenue en permanence près du moribond.

C'est à cette intervention, « in-extremis », que Bruno doit d'être encore en vie.

Malheureusement il ne remonte la pente que trop lentement. Sa perte de poids de 35 kilos lui ayant occasionné deux lésions aux poumons. Tel est le résultat du régime barbare infligé aux objecteurs.

(Communiqué par les services de l'I. R. C.)

Emile VERAN.

UN TRACT pacifiste allemand

Traduction d'un libelle, répandu en Allemagne occidentale par les pacifistes de la Maison de la Paix *de Hambourg,* s'opposant aux accords contractuels.

HALTE A LA CONVENTION GENERALE!

Avez-vous jamais réfléchi à la portée que peut avoir la signature du pacte atlantique antirusse?

Soif de puissance, politique de violence, course au réarmement en sont les fruits.

Angoisse réciproque qui mènera fatalement à la guerre, catastrophe que nous devons éviter à tout prix en sont la conséquence.

Voulez-vous contribuer à écarter ce danger? Alors refusez catégoriquement la « généralisation du pacte atlantique antirusse ».

Si vous avez réalisé que le statut d'occupation existe toujours bien qu'il affecte une autre forme; que notre liberté économique ne s'est guère améliorée; qu'en vertu des engagements relatifs à la contribution allemande en effectifs notre jeunesse peut être entraînée à porter les armes en quelque endroit de la terre que ce soit; qu'une guerre éventuelle se passerait principalement sur le territoire allemand, alors vous direz NON à la Convention générale!

Si vous n'êtes nullement désireux de voir votre maison détruite une seconde fois par les bombes; de savoir vos parents dans les camps de prisonniers ou à la fosse commune; de voir votre fille à la D. C. A., alors vous direz NON à la Convention générale!

Savez-vous que selon les conditions de l'annexe à la Convention des corps de troupes stationneront dans notre pays, qu'ils auront le droit d'expropriation, de réclamer l'obligation au travail si la nécessité s'en imposait?

Avez-vous compris que les misères du passé, que vous pensiez avoir vaincues, réapparaîtraient; que le sous-officier vous fera « turbiner »; que l'agent de service anti-aérien contrôlera votre domicile; que le chef de cellule épiera votre opinion; que le médecin militaire déclarera tout le monde « bon pour le service actif »; que les grands-pères salueront, au garde-à-vous, le jeune lieutenant de vingt ans? Pour éviter cela: NON à la Convention générale!

Il n'est pas encore trop tard. Tirez-en les conclusions et protestez auprès de votre député pour qu'il oppose un refus catégorique à la ratification des accords antirusses.

Unissons-nous entre adversaires de la guerre, sans jouer aux plus fins, et sans renoncer de prime abord aux négociations, d'où que viennent les offres.

(Texte communiqué par notre correspondant en Allemagne.)

Max STIERWALDT

A.M.I.P. — *Bulletin d'informations mondialistes paraissant le mercredi. Abonnements: 3 mois: 300 fr. — 6 mois: 600 fr. — Un an: 1.000 fr., 6, boulevard Poissonnière (Bureau 321), Paris (9e). C.C.P. Amip 4664-20 Paris. Tél. PRO. 15.01.*

CULTES ET RELIGIONS

LA CREATION

Il y a environ deux siècles, dans une de ses tragédies, Voltaire écrivait:

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Ce que Voltaire disait des prêtres s'applique également aux religions: elles n'existent et ne se soutiennent que par la crédulité de leurs adhérents. Très explicables et très rationnelles au début, elles perdent peu à peu ce caractère de logique et ont pour conséquence inévitable de tomber de plus en plus dans l'absurde à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ (1).

Le christianisme devenu le catholicisme ne pouvait manquer à la tradition. Ce n'est pas un culte primitif, et pour comprendre ses dogmes, si étranges à première vue, il faut remonter non seulement au judaïsme, son ancêtre immédiat, mais encore au védisme, et parfois jusqu'au chthonisme ou culte de la fécondité terrestre, la plus ancienne religion connue.

Quelle est la base du christianisme? La création ex-nihilo c'est-à-dire de rien, et le péché originel.

Dans les religions naturalistes fondées sur l'opposition

(1) Tous les renseignements, historiques, ou exégétiques, contenus dans ce travail, sont empruntés aux « Origines de la Religion », par Jules Baissac, à « La Mythologie comparée », par Girard de Rialle, et surtout à l' « Histoire naturelle des Religions », par Eugène Véron.

ATTENTION !

Les camarades noteront que la permanence, 11, rue de Sévigné, est suspendue du 20 juillet au 1er octobre. Pour les choses urgentes téléphoner à Ségur 09-68, pour le reste écrire, 34, rue des Bergers, Paris-15e.

de la lumière et des ténèbres, l'idée de création est une de celles qu'on trouve le plus souvent exprimées: « Parais ô! brillant, parais dans ta splendeur et tu créeras les mondes, tu développeras les cieux. Parais ô! brillant et par toi les choses deviendront visibles; une création nouvelle surgira du chaos et de la nuit. »

Ces images, et beaucoup d'autres de même nature, peuvent se lire à chaque page des Psaumes, ces poèmes hébraïques et dans les chants du Rig-Véda, un des livres sacrés de l'Inde ancienne.

C'est qu'en effet pour des peuples aussi ignorants des lois de l'astronomie que des autres phénomènes naturels, le retour de la lumière constituait bien une création: les choses qu'on ne voit pas ne sauraient être, et lorsqu'après une nuit passée dans l'angoisse de l'incertitude et la terreur de l'obscurité, aryas et sémites percevaient les premiers rayons de l'aube, tout leur semblait nouveau, inconnu, de formation récente, tout avait pour eux le charme des objets que l'on a craint de ne plus revoir.

De la manifestation séculaire de ce sentiment décrit avec une force et une abondance extrêmes est né par analogie ou par extension toute la série des créateurs et des créations disséminés dans les différentes mythologies. Le Créateur, c'est le dieu lumineux, le soleil; la création, cette visibilité du monde extérieur que détermine sa présence. Mais tandis que les autres religions nous présentent le Créateur comme débrouillant le chaos, qui n'est pas le néant, c'est-à-dire mettant de l'ordre et de la clarté dans un amas de choses confuses, le christianisme seul parle de création ex-nihilo. Elle se heurte à une foule d'impossibilités: un être, fût-il Dieu, ne pouvant tirer tout de rien. Et puis, admettre une création, c'est supposer qu'à un moment de son existence Dieu a éprouvé le besoin de modifier ou de compléter son œuvre, puisque la création date de six mille ans et que Dieu existe de toute éternité. Or qu'est-ce qu'un dieu qui se déjuge, qui n'est pas immuable dans ses conceptions, qui change d'avis ou de goût comme un simple mortel.

Toutefois, jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle sans accepter comme vraie ou simplement vraisemblable la création religieuse, on pouvait se demander à quelle époque et de quelle façon s'était formée la terre. A cette question simple et précise une science, l'anthropologie, répond: La terre évolue dans l'espace depuis plusieurs milliers d'années. Elle a été longtemps une nébuleuse, c'est-à-dire un globe de feu, un astre brillant et éclairant comme notre soleil. Ce qui le prouve, ce sont les tremblements de terre et les périodiques éruptions des volcans. Pour que les cratères du Vésuve, du mont Etna et du mont Pelée vomissent des torrents de flammes, de cendre et de lave en fusion, qui détruisent en quelques heures des cités entières, il faut que leurs flancs recèlent des foyers incandescents dont la température se chiffre par milliers de degrés.

ABSURDITE DE LA CREATION INSTANTANEE

Donc la terre a été nébuleuse. Après avoir brillé et brûlé dans l'espace pendant des milliers de siècles, elle s'est éteinte et refroidie. Nous ne connaissons pas les causes de ce refroidissement et lorsque la science se trouve en face de faits qui lui sont inconnus, elle avoue franchement son ignorance, à l'encontre des religions qui affirment toujours sans jamais fournir la preuve de ce qu'elles avancent. Mais le refroidissement terrestre ne s'est pas opéré tranquillement « comme celui d'une marmite d'eau bouillante qu'on a retirée du feu ». Les inégalités de température entre la partie extérieure, la plus exposée au rayonnement, et les surfaces intérieures ont produit des déchirures, des soulèvements, tout un ensemble de phénomènes géologiques que chacun peut vérifier. Par suite, les eaux se répandirent à la surface, glissèrent sur les pentes et se concentrèrent dans ces immenses cavités océaniques, où nous les voyons actuellement.

C'est là au sein de cette humidité très chaude que naquit et se développa parallèlement la vie animale et la vie végétale. Il est facile de s'en convaincre en creusant la couche terrestre. Les géologues la divisent en cinq âges déterminés par la nature des animaux et des plantes, dont on retrouve la trace ou les débris, dans les différentes roches. Au fond, tout au fond, durant la période archéolitique, on n'aperçoit que des algues, des fucus habités par des rhizopodes et des crustacés. Un peu plus haut apparaissent les poissons. L'époque néolithique (second âge) est caractérisée par l'immense agglomération des forêts de fougères aujourd'hui transformées en houille, sur lesquelles on peut suivre l'évolution des animaux terrestres et aériens: insectes et arachnides

L'âge suivant produit les conifères, les grands sauriens (crocodiles), les oiseaux et les premiers mammifères. C'est une période de grande activité vitale. Enfin pendant l'âge tertiaire, ou cénolithique on recueille les premières indications relatives à l'existence de l'homme, ou du moins de l'animal dont l'évolution organique et intellectuelle doit plus tard faire un homme. Ces indices consistent en silex taillés et brûlés, en os gravés et incisés, en traces de feu, allumé intentionnellement.

Voilà ce nous semble une explication autrement forte, autrement concluante que le récit de la Genèse:

Dieu créa le monde en six jours.

A cette première démonstration, l'embryogénie, une science médicale, est venue ajouter la sienne. Si le couple biblique est né adulte, si l'homme n'est pas le dernier terme de l'évolution animale, comment expliquez-vous que le fœtus humain reproduise successivement, toute la série des transformations par lesquelles ont passé les êtres vivants. Chaque jour, dans les facultés de médecine et les amphithéâtres d'hôpitaux le scalpel des professeurs, disséquant le cadavre de jeunes femmes mortes en état de grossesse, permet aux étudiants et aux étudiantes de suivre les différentes phases de la vie intra-utérine. Au début l'enfant qui doit naître avec des organes extrêmement compliqués comme le cerveau, le cœur, les intestins, etc., n'est d'abord qu'un végétal à deux ou quatre feuilles. Un peu plus tard, c'est un poisson il respire avec des branchies. A deux mois, c'est un têtard, à trois un quadrupède, et ce n'est guère qu'à quatre ou cinq mois, qu'ayant accompli sa période de transformation, il commence son évolution physiologique. La différence entre les deux phénomènes est celle-ci: on appelle évolution la série des modifications par lesquelles passe un même être (l'homme évolue de l'enfance à la vieillesse) et tranformation la série d'états différents qu'il traverse avant d'arriver à son complet épanouissement physique et mental.

Avec la création instantanée dont parle la Bible, il n'y a pas de situation intermédiaire. Dès le premier jour de son éclosion, le fœtus humain devrait avoir l'aspect d'un homme en miniature, doué de chacun des organes de son espèce, organes minuscules assurément, mais complets et que la gestation n'aurait plus qu'à développer, à accroître progressivement. Au lieu de cela, il change plusieurs fois de forme, de milieu, de conditions d'existence et monte peu à peu les degrés de cette échelle zoologique qui a pour point terminus, l'être humain. Que nos contradicteurs nous fassent connaître les raisons de ce changement graduel, de cette amélioration continue, s'ils n'ont pas pour origine des transformations correspondantes, qui se sont autrefois produites sur notre globe par le mélange des atomes et la combinaison des agrégats organiques. Nous attendons leur réponse.

Jeanne DERVIL

Prochain article: Le péché originel.

VUE SUR LE MONDE DU TRAVAIL

POINT DE VUE OUVRIER SUR LA CRISE VITICOLE

J'habite une région essentiellement viticole du midi de la France. Depuis l'âge de 13 ans je passe huit heures par jour, soit un tiers de mon existence, dans les vignes des Seigneurs de l'endroit. Et pourtant, croyez-le si vous voulez, j'ai failli ne pas m'apercevoir que sévissait, en France, une crise viticole.

C'est que les Seigneurs, ci-dessus indiqués, ne donnent nullement des signes d'extrême détresse. Rien ne paraît changé dans leur comportement d'affreux bourgeois. Au volant de leur 203 ou de leur Vedette (elles sont à la mode ces temps-ci) leur train-train continue. Et à Béziers, Montpellier ou Nîmes les bons restaurants retrouvent hebdomadairement leur bonne clientèle.

Il faut dire aussi, pour excuser mon ignorance en la matière, que les soucis que me confère ma brillante situation d'ouvrier agricole, salarié à 105 francs de l'heure (privilégié puisque le tarif départemental est fixé entre 90 et 95 francs) ne me permettent pas de sacrifier trop de temps aux affaires, bonnes ou mauvaises, de nos producteurs de pinard.

Nos intérêts sont tellement différents!

Mais je ne pouvais refuser à l'animateur de ce journal, toujours à l'affût de problèmes nouveaux pour alimenter ses rubriques, un point de vue qui, en rien, ne ressemble à ceux qu'il nous est permis de lire dans la grande presse.

C'est surtout chez les petits et moyens viticulteurs que la crise risque de faire des ravages. Tout n'a pas l'air d'aller comme dans le meilleur des mondes. C'est exact. Je ne veux pas être sectaire au point de nier les difficultés auxquelles se heurtent certains d'entre eux.

L'Etat, leur Etat, avec une autorité dénuée de toute compétence, bloque les vins, ordonne la distillation, fixe les prix au grand dam des producteurs. Petits et moyens viticulteurs sont donc sur les dents. Il suffit, pour s'en rendre compte, de consulter la presse régionale. Des flots d'encre coulent pour leur défense. On se rassemble, on discute, on « meetinge ». Les vieux clichés relatifs à la crise de 1907 et à l'action du « rédempteur » Marcelin Albert, sont ressortis des placards où on les avait soigneusement rangés et, après un bref époussetage, sont remis en valeur par les journaux qui leur consacrent des pages entières. On reparle de grèves d'impôts, d'actions énergiques à engager. Personnellement je n'y vois pas d'inconvénients. Pourquoi, cependant, vouloir associer les ouvriers agricoles à ces actions? Pourquoi faudrait-il que nous (toujours dans la mouise par belles ou mauvaises récoltes), pourquoi dis-je, faudrait-il que nous prenions part à tout ce remue-ménage? Croit-on sincèrement qu'avec les maigres salaires que nous octroyent les gros ou les moyens — et à l'occasion les petits — viticulteurs, nous ayons de l'énergie à gaspiller à leur bénéfice? A la rigueur, et dans l'intérêt des consommateurs, demander avec eux la baisse sur les sulfates, le soufre, les engrais, les taxes, et tutti quanti, passe encore; mais pourrions-nous sans trahir ces mêmes consommateurs, en l'occurrence nos camarades mineurs, métallos ou autres, demander l'augmentation du prix du vin.

En effet, quel avantage retireraient ces consommateurs, d'une baisse sur les taxes de 600 à 700 francs par hecto, si le même hectolitre de vin augmentait dans les mêmes proportions?

Mais, nous dira-t-on: « Votre intérêt d'ouvrier agricole est que le vin se vende et qu'il se vende bien. Ainsi vos salaires pourront être revalorisés et vous ne connaîtrez pas le chômage. »

Cause toujours et laisse-moi sourire.

Je vois d'ici l'effet produit si, pour une hypothétique augmentation des salaires les garçons bouchers réclamaient en chœur, avec leurs patrons, l'augmentation du prix de la viande, que les garçons boulangers en fassent autant, et itou les ouvriers de toutes les autres corporations!

Quant au chômage, il date, dans mon petit village, de l'époque où le vin se vendait 4.000, 5.000 et jusqu'à 7.000 francs l'hecto. Le vin se vendait bien alors. Une pluie de tracteurs et autres appareils agricoles s'abattit dans toutes les fermes. Alors nous étions quelques-uns, sous les platanes de notre promenade, à méditer à longueur de journée sur les bienfaits de l'abondance et de la bonne vente du vin. C'était le temps des bonnes affaires. L'intérêt du consommateur ordinaire? Qui s'en souciait à ce moment-là. En cet heureux temps où les viticulteurs, petits, moyens et grands se poussaient du coude dans un geste de réelle satisfaction, les ouvriers agricoles en étaient, eux, à se battre pour les 55 francs.

A cette époque, en quoi consistait l'action des petits et des moyens viticulteurs en notre faveur? Bien malin qui pourra répondre.

Vendre leur vin, et le vendre aux plus hauts prix, voilà le désir le plus cher de la majorité d'entre eux, de tout temps!

Tout le reste n'est que du bla-bla-bla pour nous endormir.

Croit-on les ouvriers agricoles assez naïfs pour renouveler la triste expérience de 1907? Ah! les belles promesses qui leur furent faites: « Si le vin se vend 20 fr. l'hecto, *leur disait-on*, les syndicats ouvriers recevront 0 fr. 50 par hecto. » Lorsque tout fut rentré dans l'ordre, que le vin se monnaya avantageusement, un coup de pied au cul fut leur seule récompense. Il leur fallut se battre pour obtenir le vin gratuit; se battre encore, comme il faut toujours se battre, pour qu'on augmente leurs salaires.

L'expérience de l'échec essuyé par nos vieux doit suffire. Nous n'avons pas de temps à perdre dans de telles actions.

Mais, me dira-t-on, tu sembles confondre grands, moyens et petits viticulteurs. Là aussi, l'expérience m'a appris, qu'à l'occasion, les uns ne valent pas plus cher que les autres. Mieux: On peut constater que dans les régions exploitées par les petits et moyens viticulteurs les ouvriers agricoles, — en très petit nombre — pour se défendre se contentent du salaire préfectoral, alors que dans les régions de grosses exploitations, où l'action ouvrière est possible, les salaires sont de 20 à 25 % supérieurs.

C'est peut-être une des raisons pour laquelle je n'établis pas tellement de différence entre les uns et les autres.

Cependant, parmi les « artisans » de la vigne (je veux dire ceux qui n'exploitent absolument personne) il y a de bons copains, très peu croyez-moi, qui se souviennent de leur ancienne condition d'esclave. A l'occasion, dans l'action, ils ne ménagent pas leur coup d'épaule en notre faveur.

A ceux-là seuls va notre sympathie. Ils savent d'ailleurs, comme nous, que la solution radicale qui pourrait résoudre non seulement le problème du vin, mais le problème social en entier, ne dépend nullement d'un ministre ou d'un gouvernement!

Elisée PERRIER

CNT

à tous les compagnons anarchistes
à toutes les organisations socialistes
et syndicalistes révolutionnaires du monde

A l'exemple de nos prédécesseurs, les compagnons qui en fin du XIXe siècle organisèrent et réalisèrent les célèbres Controverses socialistes de Reus (I) et de Barcelone (II) établissant la base idéologique et tactique où s'appuya et se développa le syndicalisme libertaire en Espagne, du début du siècle au 19 juillet 1936 la Rédaction de l'hebdomadaire C. N. T., jointe à d'autres compagnons intégrés à la Commission organisatrice de la IIIe Controverse socialiste et en accord avec le Secrétariat International de la C. N. T. d'Espagne en exil, ont résolu de convoquer le monde libertaire, syndicaliste et social-révolutionnaire à un concours d'émulation — le troisième de la série mais le premier de l'époque — lequel est appelé à réactualiser et renforcer anarchisme et syndicalisme d'action directe.

Se présente donc, par cette IIIe Controverse socialiste, la possibilité d'impulser l'acratisme dans sa conception morale et philosophique déterminé par les grands penseurs et par le bilan évolutif de l'événement. Elle se propose d'accumuler les éléments polémiques et de conviction adéquats à l'époque en laquelle nous vivons pour éviter que progresse la décadence que paraît subir l'anarchisme militant et lui donner un nouvel élan.

A cela tend notre IIIe Controverse socialiste à laquelle sont invités tous les anarchistes, tous les syndicalistes révolutionnaires, tous les socialistes non politiques de toute race et de tout pays pouvant donner un avis pertinent sur les thèmes suivants:

I. Etude philosophique sur l'anarchisme.

II. Position de l'anarchisme face à la banqueroute de la société capitaliste.

III. Etude d'une économie libertaire basée sur des expériences vécues et sur des modalités applicables au XXe siècle.

IV. Etude de l'éthique et de ses bases fondamentales d'essence anarchiste.

V. Etude de l'évolution et de la révolution interprétées dans leurs valeurs anarchistes à travers le déroulement historique.

VI. Position de l'anarchisme devant la psychose belliciste.

VII. Création d'un syndicalisme populaire afin de contrarier les syndicalismes politiques, amorphes ou totalitaires et d'établir une base positive avec des perspectives sur la société future.

VIII. Position libertaire à l'égard de la pédagogie moderne.

IX. Comment obtenir une réaction des peuples contrariant les tendances totalitaires, réformistes et religieuses.

X. Concordance entre la science en son état actuel et l'idéal anarchiste.

XI. Considère-t-on que peuvent être dépassés quelques aspects des idées anarchistes?

XII. Une nouvelle basée sur la lutte sociale et révolutionnaire espagnole.

XIII. Exposition des caractéristiques les plus marquantes de l'anarchisme.

XIV. Utopie narrative d'un proche lendemain.

XV. Les expériences libertaires au sein de la vieille société.

XVI. Art et anarchisme.

XVII. Comment développer largement la propagande à effectuer? Comment l'introduire chez les peuples les plus éloignés et comment la porter dans les régions du monde les plus attardées?

XVIII. Captation libertaire de la jeunesse.

XIX. Une œuvre thé[illegible]ale, comédie ou drame, en trois actes, inspirée par la finalité libertaire.

XX. Six contes brefs d'inspiration anarchiste.

BASES ETABLIES POUR CONCOURIR A LA CONTROVERSE

1. Le concurrent n'aspirera à d'autre prix que la publication de son travail en un livre qui sera édité — en français et en espagnol si les moyens économiques le permettent — contenant exclusivement les travaux sélectionnés par le jury.

2. La tâche de constituer le jury à base de compagnons compétents sera confiée à l'organisation internationale C. R. I. A.

3. Les écrits seront envoyés comme il est indiqué plus bas, sans les signer mais en mentionnant un titre. En outre, sur l'emballage qui accompagnera l'envoi seront notés: à l'extérieur, le titre; à l'intérieur, le nom et l'adresse de l'auteur.

4. A compter du 31 décembre 1952, à minuit, il ne sera admis aucun autre envoi à la IIIe Controverse socialiste.

5. La Commission organisatrice s'engage à donner une fête pour célébrer le résultat de la Controverse.

6. Les écrits devront être envoyés (de préférence en français) à Juan Ferrer, 4, rue de Belfort, Toulouse (Haute-Garonne), France.

La Commission organisatrice: Federica Montseny, José Peirats, Evelio G. Fontaura (Secrétaire à la Culture et à la Propagande du S. I.), Ricardo Mejias Pena et Juan Ferrer.

Les courants politiques, philosophiques, moraux entraînent la société vers le totalitarisme. En attendant que la dictature de droite ou de gauche, dont les méthodes sont similaires, ouvre ses camps de concentration ou procède aux exécutions sommaires, l'étatisme s'insinue partout, la natalité se veut excessive, le parti de l'Eglise sape l'école laïque, le fisc est omnipotent, la guerre exterminatrice se prépare. En la circonstance, « Contre-courant » n'a pas besoin de justifier son titre. Il se suffit à lui-même. Ce sera l'organe de tous ceux qui aspirent à la paix et à la liberté, sans arrière-pensées.

Imprimerie spéciale de *Contre-courant*, 34, rue des Bergers, Paris-15e — *Le gérant:* HAINER.

98